Introduction

Pourquoi ont-ils choisi le français pour écrire ?

Olga Anokhina

ITEM (Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS/ENS)

1 Prix et distinctions des écrivains d'origine étrangère

Loin d'être un phénomène marginal qui suscite quelques curiosités universitaires plus ou moins bien placées, le plurilinguisme est inhérent à toutes les grandes littératures nationales. Mais, il est vrai que c'est surtout durant les dernières décennies que la communauté scientifique et le grand public en ont pris conscience, notamment grâce au fait que de prestigieux prix littéraires en France ou en Allemagne –deux grands marchés éditoriaux– ont été remportés par des écrivains d'origine étrangère.

En France [1], on peut citer –parmi bien d'autres– François Cheng qui s'est vu attribuer plusieurs prix, comme le prix André Malraux pour *Shitao, la saveur du monde* (1998), le prix Roger Caillois pour ses essais et son recueil de poèmes *Double chant* (2000), le prix Femina pour son roman *Le Dit de Tianyi* (1998) et le Grand prix de la Francophonie pour l'ensemble de son œuvre. En juin 2002, il a été élu membre de l'Académie française. On peut évoquer aussi Andréï Makine qui obtient en 1995 trois prix : Goncourt, Goncourt des lycéens et Médicis pour son roman *Le Testament français*. En mars 2016, il est élu, lui aussi, membre de l'Académie française. Enfin, il ne faut pas oublier Irène Némirovky qui a reçu en 2004, à titre posthume, le Prix Renaudot pour son roman la *Suite française*.

1. En ce qui concerne l'Allemagne, voir les travaux de Dirk Weissmann à ce sujet et notamment Dirk Weissmann, « Von Özdamar zu Petrowskaja und weiter. Interkulturelle Literatur und Literaturpreise im deutschsprachigen Raum unter besonderer Berücksichtigung des Ingeborg Bachmann-Preises », *Études germaniques*, 72, 3, 2017, p. 337-352.

Évidemment, la liste des écrivains qui ont choisi le français pour leur expression est beaucoup plus longue. Le *Dictionnaire des écrivains migrants*[2], publié en 2012 par Ursula Moser et Birgit Mertz-Baumgartner, évoque pas moins de 300 écrivains contemporains d'origine étrangère qui écrivent en français aujourd'hui.

2 (Alors) pourquoi ces écrivains écrivent-ils en français ?

Il y a autant de réponses que de personnes, mais on peut tout de même distinguer quelques grandes catégories, quelques motivations partagées, clairement évoquées et revendiquées par les écrivains eux-mêmes. Nous allons donc leur donner la parole.

a) souplesse

Certains cherchent à échapper à la rigidité de leur langue d'origine, comme cette romancière d'origine vietnamienne –Anna Moï– qui affirme :

> Je fuis ma bonne éducation en migrant vers d'autres langues. Plus je m'en éloigne, plus je peux être iconoclaste et dire l'indicible[3].

b) précision

Bien d'autres louent l'extrême précision de la langue française. C'est sur cette dernière caractéristique qu'insiste le prix Nobel Xingjian Gao, quand il compare l'écriture en français et celle en sa langue maternelle, le chinois :

> Le chinois est trop souple, et souvent il n'a pas cette précision de la pensée. Si on écrit pour exprimer une pensée, si on fait de la théorie, si on veut vraiment définir quelque chose, je pense, le français est magnifique, tandis que le chinois n'est pas assez précis[4].

Notons, au passage, la grande subjectivité qui caractérise ces appréciations linguistiques des écrivains. Ainsi, les pôles linguistiques, évoqués par Anna Moï dans les termes *rigidité-souplesse*, sont totalement inversés chez Gao.

Le français, cette langue si précise, si logique, si ... rigide se transforme pour d'autres, comme Émile Cioran par exemple, en une contrainte salvatrice qui a un effet thérapeutique voire vital pour celui qui l'a adoptée :

> La langue française m'a apaisé comme une camisole de force calme un fou. Elle a agi à la façon d'une discipline imposée du dehors, ayant finalement sur moi un effet positif. En me contraignant, en m'interdisant d'exagérer à tout bout de champ, elle m'a sauvé. Le fait de me soumettre à une telle discipline linguistique a tempéré mon délire.

2. Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*, Paris, Honoré Champion, 2012.

3. Cité dans Florence Noiville, « Pourquoi ils écrivent en français ? », *Le Monde*, le 20 mars 2009, `https://www.lemonde.fr/livres/article/2009/03/20/pourquoi-ils-ecrivent-en-francais_1170385_3260.html`.

4. GAO Xingjian 高行健, entretien avec Simona Gallo, « Entre le chinois et le français », dans Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), *Entre les langues*, numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018, p. 118.

> Il est vrai que cette langue ne s'accordait pas à ma nature, mais, sur le plan psychologique, elle m'a aidé. Le français est devenu par la suite une langue thérapeutique.
>
> Je fus en fait moi-même très surpris de pouvoir écrire correctement en français, je ne me croyais vraiment pas capable de m'imposer une telle rigueur.
>
> Quelqu'un a dit du français que c'est une langue honnête ; pas moyen de tricher en français. L'escroquerie intellectuelle y est quasi impraticable [5].

Les réflexions de ces trois écrivains sur le français montrent bien que l'on n'échappe pas à la fusion, voire à la confusion, qui existe entre le vécu personnel, les aléas psychologiques des écrivains et les caractéristiques qu'ils attribuent, de manière totalement subjective, à leur langue maternelle et à leur langue d'adoption. La langue française apparaît donc libératrice pour certains et disciplinante pour d'autres, voire les deux à la fois.

c) amour-haine : rapports de « force majeure »

Les écrivains d'origine africaine font partie de ceux qui ne se plient pas au système et à ses contraintes en rejetant toute forme d'aliénation que le français, langue de la colonisation, aurait pu leur imposer. Ils tiennent alors absolument à faire entendre leurs langues maternelles sous le vernis français de leurs écrits.

C'est sans doute le cas d'Ahmadou Kourouma qui a parlé de sa relation avec la langue française en ces termes :

> Ce qui m'intéresse, c'est de reproduire la façon d'être et de penser de mes personnages, dans leur totalité et dans toutes leurs dimensions. Mes personnages sont des Malinkés. Et lorsque qu'un Malinké parle, il suit sa logique, sa façon d'aborder la réalité. Or, cette démarche ne colle pas au français : la succession des mots et des idées, en malinké, est différente. Entre le contenu que je décris et la forme dans laquelle je m'exprime, il y a une très grande distance, beaucoup plus grande que lorsqu'un Italien, par exemple, s'exprime en français. Je le répète, mon objectif n'est pas formel, ou linguistique. Ce qui m'intéresse, c'est la réalité. Mes personnages doivent être crédibles et pour l'être, ils doivent parler dans le texte comme ils parlent dans leur propre langue [6].

Sony Labou Tansi qui avait pour langue maternelle le *kikongo* et qui maîtrisait également le *lingala*, une langue bantoue parlée en République démocratique du Congo est encore plus radical. Dans sa pratique d'écriture, cet écrivain plurilingue d'expression française, cherchait à

5. Émile Cioran dans Gabriel Lûceanu (éd.), *Itinéraires d'une vie : Émile Cioran, Entretiens*, Paris, Éditions Michalon, 2007.

6. Ahmadou Kourouma, « Ahmadou Kourouma ou la dénonciation de l'intérieur », entretien avec René Lefort et Mario Rossi, *Le courrier de l'UNESCO*, mars 1999, p. 46-49.

> [faire] éclater cette langue frigide qu'est le français, [...] lui prêter la luxuriance et le pétillement de notre tempérament tropical, les respirations haletantes de nos langues et la chaleur folle de notre moi vital [7].
>
> J'écris en français, parce que c'est dans cette langue-là que le peuple dont je témoigne a été violé, c'est dans cette langue que moi-même j'ai été violé. Je me souviens de ma virginité. Et mes rapports avec la langue française sont des rapports de force majeure [8].
>
> Il est vrai que les écrivains africains avaient tendance à imiter les modèles français dont ils étaient imprégnés par leur lecture. Par respect pour une langue qu'ils ne maniaient pas. Je pense qu'il faut essayer de souffler dans les mots, dans la syntaxe et créer sa propre langue.
>
> La langue, c'est la poésie et les idées qu'il y a derrière, ce n'est pas le dictionnaire ni la syntaxe d'ailleurs. Je crois plutôt qu'il faut inventer un langage. Or, ce qui m'intéresse, moi, ce n'est pas la langue française, c'est le langage que je peux y trouver, à l'intérieur, pour arriver à communiquer.
>
> Ce n'est pas moi qui ai besoin de la langue française, c'est elle qui a besoin de moi [9].

3 Traces des langues maternelles dans le processus créatif en français

Mais tous les écrivains n'ont ni le franc-parler, ni le courage, ni l'ambition, ni les mêmes objectifs esthétiques que Sony Labou Tansi ou d'autres écrivains d'Afrique ou de Caraïbes qui ont ce rapport de force singulier et douloureux avec leur langue d'expression, le français. Ces autres écrivains, venant de tous horizons, cherchent à devenir de véritables écrivains français, à se fondre dans la langue française au point que leur origine soit oubliée ou, au moins, mise de côté. Leurs écrits publiés peuvent alors ne laisser aucune trace visible de leur étrangéité.

Cependant, leur langue première peut faire irruption dans leur processus créatif sans y être invitée. Dans ce cas, ce sont leurs documents de travail, c'est-à-dire leurs brouillons, carnets, correspondance, qui donnent des indications tout aussi précieuses que précises sur la relation et la participation éventuelle de leurs langues maternelles dans le processus créatif en langue française [10].

Les brouillons d'Irène Némirovsky, à propos de qui on a souvent dit qu'elle écrivait exclusivement en français, laissent percevoir les traces d'autres langues [11] dans la

7. Cité dans Georges Ngal, « Les Tropicalités de Sony Labou Tansi », *Silex*, 23, 4e trimestre 1982, p. 134.

8. Sony Labou Tansi, « L'écrivain face à la polémique », conférence prononcée au colloque *L'enseignement des littératures africaines à l'université*, Brazzaville, les 23-24 janvier 1981, cité dans `http://africultures.com/que-la-france-se-taise-devant-la-majorite-que-nous-sommes-4138` (consulté le 26 mai 2019).

9. Cité dans Marie-Noëlle Vibert, « Sony Labou Tansi : entre morts et vivants », *Notre Librairie*, 125, 1996, p. 122.

10. À ce sujet, voir Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018.

11. Martina Stemberger, « Vous appelez ça du « nietchego », n'est-ce pas ? Mises en scènes de la langue étrangère dans l'écriture de Némirovsky », dans Lidia Mihova, Evelyne Enderlein (dir.), *Écrire ailleurs au féminin dans le monde slave au XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 55-84 et Catherine Viollet,

production en français, à savoir le russe, sa langue maternelle, mais aussi l'anglais, comme le montre la contribution de Valentina Chepiga de ce volume. Chez Copi, étudié ici par Anne-Laure Rigeade, l'espagnol transparaît souvent à travers le travail de l'éloignement de la langue française des « normes » linguistiques et stylistiques en vigueur. Cette interaction entre deux langues, qui servent de miroir l'une à l'autre, se retrouve chez la majorité des écrivains qui s'autotraduisent [12].

4 Français, langue secrète du processus créatif

Nous voudrions évoquer également le cas des écrivains étrangers, qui sont souvent considérés comme des écrivains nationaux emblématiques, mais pour lesquels le français a joué le rôle très important. C'est le cas de nombreux écrivains italiens de XIX^{e} et XX^{e} siècles, présentés dans la contribution d'Emilio Sciarrino, dont Alessandro Manzoni, considéré comme le père fondateur de la littérature italienne [13].

C'est aussi le cas de nombreux écrivains russes comme, par exemple Vladimir Nabokov, écrivain russe et américain de renom. Or, bien que Nabokov n'ait écrit en français qu'une nouvelle –*Mademoiselle O*– et quelques articles, la langue française avait une grande importance dans son processus créatif, comme c'est illustré dans la contribution de ce volume « Vladimir Nabokov et la langue française » [14]. Sa déclaration « J'aurais pu devenir un écrivain français » n'est ni une boutade ni une provocation car le français est omniprésent dans l'ensemble de ses écrits : dans le correspondance, dans les romans russes, dans les romans en anglais et, bien entendu, dans les brouillons…

5 Langue des affects

Comme le montrent plusieurs articles de ce volume, pour certains écrivains le français a une valeur affective singulière qui pourrait expliquer leur passage provisoire ou permanent à cette langue. Ainsi, grâce à la contribution de Danielle Constantin, nous découvrons le rôle moteur de la langue française dans la rédaction du roman *On the Road* de Jack Kerouac. Dirk Weissmann, quant à lui, révèle la charge affective familiale que possède le français pour Peter Handke, alors même qu'il n'avait pas envisagé initialement d'utiliser cette langue pour son écriture. Pour Georges-Arthur

« Le Vin de solitude d'Irène Némirovsky : journal de genèse », *Genesis*, 39, 2014, p. 171-182, `https://journals.openedition.org/genesis/1398` (consulté le 26 mai 2019).

12. Olga Anokhina, « Cercle, spirale, chaos : Cas limites d'autotraduction », dans Esa Hartmann et Patrick Hersant (dir.), *Au miroir de la traduction : avant-texte, intra- texte, paratexte*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, 2019, p. 97-109 et Olga Anokhina, « L'autotraduction ou Comment annuler la clôture du texte ? », dans Anna Lushenkova Foscolo et Malgorzata Smorag-Goldberg (dir.), *Plurilinguisme et auto-traduction : langue perdue, langue sauvée*, Paris, Eur'Orbem Editions, 2019, p. 29-37.

13. À ce sujet, voir des travaux d'Emilio Sciarrino et notamment Emilio Sciarrino, « Le plurilinguisme italien au XIX^{e} : le siècle des contraires », dans Olga Anokhina, Till Dembeck & Dirk Weissmann (dir.), *Mapping Multilingualism in 19th Century European Literatures – Le plurilinguisme dans les littératures européennes du XIX^{e} siècle*, LIT-Verlag, 2019, p. 61-74, ainsi que sa contribution ici même.

14. À ce sujet, voir également Olga Anokhina, « Vladimir Nabokov : du style et des langues », dans Stéphane Bikialo et Sabine Pétillon (éds.), *La Licorne*, numéro spécial « Dans l'atelier du style. Du manuscrit à l'œuvre publiée », 98, 2012, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 211-220 ; Olga Anokhina, « Le rôle du multilinguisme dans l'activité créative de Vladimir Nabokov », dans Olga Anokhina (dir.), *Multilinguisme et créativité littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant/Harmattan, 2012, p. 15-24 ; Olga Anokhina, « Vladimir Nabokov, un écrivain plurilingue », dans Évelyne Argaud, Malek Al-Zaum, Elena da Silva Akborisova (dir.), *Le proche et le lointain : enseigner, apprendre et partager des cultures étrangères*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2017, p. 1-7.

Goldschmidt, présenté ici par Frosa Pejoska, le français devient une échappatoire à la violence symbolisée par sa langue maternelle – « langue abri, langue d'accueil ». Quant à Oscar Wilde, dont le processus créatif est évoqué ici par Juliette Loesch, il convoque la langue française à des fins d'expérimentation esthétique.

6 Écrire en français, une imposture ?

Quelle que soit la raison qui les a poussés à écrire en français, rares sont les écrivains qui parviennent à se défaire d'un sentiment d'imposture qui assombrit inévitablement ceux qui ont choisi cette langue si exigeante, si difficile à pénétrer. Ce sentiment d'inconfort, d'insécurité linguistique permanente est évoqué par exemple par Anne Weber :

> [...] j'avais et je continue d'avoir le sentiment que mon usage littéraire, non utilitaire de la langue n'était pas légitime et ne pourrait jamais l'être, puisque je ne réussirais jamais à m'approprier complètement le français. Le sentiment d'imposture qu'éprouvent souvent les écrivains – se double chez moi d'un autre, d'ordre linguistique [15].

Paradoxalement, c'est bien l'écriture qui permet de jouer avec son identité d'origine en masquant ou en nivelant un accent qui serait immédiatement perceptible à l'oral, mais qui peut passer inaperçu à l'écrit. Car, s'il est impossible de parler sans accent (tout locuteur, y compris un locuteur natif, a un accent singulier), on peut écrire sans accent [16]. On est donc amené à questionner, encore et encore, la définition de l'écrivain plurilingue ou « translingue », comme le fait ici Rainier Grutman en mettant en question la pertinence du concept du *translinguisme*.

L'étrangeté qu'un auteur laisse volontairement perceptible sera alors appréhendée en termes bien plus valorisants de style. On citera à nouveau Cioran, dont la posture équivoque et ambiguë est brillamment analysée ici par François Demont :

> Les Français sont particulièrement négligents, ils ne croient plus en leur langue. Mais moi, le métèque, je l'ai prise très au sérieux, j'ai écrit chacun de mes livres au moins deux fois. Les gens ont probablement saisi le paradoxe : un Balkanique venu chez eux se livrer à des exercices de style [17].

Alors que les linguistes et autres défenseurs de la langue française continuent à s'inquiéter sur son déclin imminent, nous dirons avec Fouad Laroui, écrivain plurilingue né au Maroc et installé aux Pays Bas, que « plus les étrangers écrivent en cette langue, plus elle devient universelle » [18].

15. Anne Weber, « Une chose arrivée de façon naturelle et inconsciente », entretien dans *le Monde*, le 20 mars 2009, https://www.lemonde.fr/livres/article/2009/03/20/anne-Weber-une-chose-arrivee-de-facon-naturelle-et-inconsciente_1170387_3260.html (consulté le 26 mai 2019).

16. C'est d'ailleurs ce que prétend Andreï Makine dans un entretien au *Figaro* en 2009 cité dans Valeria Pery-Borissov, « Paratopie et entretien littéraire : Andreï Makine et Nancy Huston ou l'écrivain exilé dans le champ littéraire », *Argumentation et Analyse du Discours*, 12, 2014, http://journals.openedition.org/aad/1629 (consulté le 18 juin 2018).

17. Émile Cioran dans Gabriel Lûceanu (éd.), *Itinéraires d'une vie : Émile Cioran, Entretiens*, *op. cit.*

18. Fouad Laroui, cité dans « Pourquoi ils écrivent en français ? », *Le Monde*, *op. cit.*

Bibliographie

Anokhina, Olga, « Vladimir Nabokov : du style et des langues », dans Stéphane Bikialo et Sabine Pétillon (éds.), *La Licorne*, numéro spécial « Dans l'atelier du style. Du manuscrit à l'œuvre publiée », 98, 2012, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 211-220.

Anokhina, Olga, « Le rôle du multilinguisme dans l'activité créative de Vladimir Nabokov », dans Olga Anokhina (dir.), *Multilinguisme et créativité littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant/L'Harmattan, 2012, p. 15-24.

Anokhina, Olga, « Vladimir Nabokov, un écrivain plurilingue », dans Évelyne Argaud, Malek Al-Zaum, Elena da Silva Akborisova (dir.), *Le proche et le lointain : enseigner, apprendre et partager des cultures étrangères*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2017, p. 1-7.

Anokhina, Olga, « Cercle, spirale, chaos : Cas limites d'autotraduction », dans Esa Hartmann et Patrick Hersant (dir.), *Au miroir de la traduction : avant-texte, intratexte, paratexte*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2019, p. 97-109.

Anokhina, Olga, « L'autotraduction ou Comment annuler la clôture du texte ? », dans Anna Lushenkova Foscolo et Malgorzata Smorag-Goldberg (dir.), *Plurilinguisme et auto-traduction : langue perdue, langue sauvée*, Paris, Eur'Orbem Editions, 2019, p. 29-37.

Anokhina, Olga, « Écrivains russes du XIX^{e} siècle : écrivains plurilingues ? », dans Olga Anokhina, Till Dembeck & Dirk Weissmann (dir.), *Mapping Multilingualism in 19th Century European Literatures – Le plurilinguisme dans les littératures européennes du XIX^{e} siècle*, LIT-Verlag, 2019, p. 141-157.

Anokhina, Olga et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018.

Gao, Xingjian, « Entretien avec Simona Gallo », dans Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018, p. 115-120.

Jurgenson, Luba, « Entretien avec Julia Holter », dans Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018, p. 121-129.

Kourouma, Ahmadou, « Ahmadou Kourouma ou la dénonciation de l'intérieur », entretien avec René Lefort et Mario Rossi, *Le courrier de l'UNESCO*, mars 1999, p. 46-49.

Lûceanu, Gabriel (éd.), *Itinéraires d'une vie : Émile Cioran, Entretiens*, Paris, Éditions Michalon, 2007.

Mathis-Moser, Ursula et Birgit Mertz-Baumgartner (dir.), *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*, Paris, Honoré Champion, 2012.

Ngal, Georges, « Les Tropicalités de Sony Labou Tansi », *Silex*, 23, 1982, p. 134-143.

Noiville, Florence, « Pourquoi ils écrivent en français ? », *Le Monde*, le 20 mars 2009, `https://www.lemonde.fr/livres/article/2009/03/20/pourquoi-ils-ecrivent-en-francais_1170385_3260.html`.

Riffard, Claire, « Étude des manuscrits malgaches bilingues de J. J. Rabearivelo », dans Olga Anokhina (dir.), *Multilinguisme et créativité littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant/Harmattan, 2012, p. 55-65.

Riffard, Claire, « Aperçus d'une genèse bilingue chez Jean-Joseph Rabearivelo », dans Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018, p. 81-92.

Sciarrino, Emilio, « Le plurilinguisme italien au XIX^{e} : le siècle des contraires », dans Olga Anokhina, Till Dembeck and Dirk Weissmann (dir.), *Mapping Multilingualism in 19th Century European Literatures – Le plurilinguisme dans les littératures européennes du XIX^{e} siècle*, LIT-Verlag, 2019, p. 61-74.

Stemberger, Martina, « Vous appelez ça du « nietchego », n'est-ce pas ? Mises en scènes de la langue étrangère dans l'écriture de Némirovsky », dans Lidia Mihova, Evelyne Enderlein (dir.), *Écrire ailleurs au féminin dans le monde slave au XX^{e} siècle*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 55-84.

Vibert, Marie-Noëlle, « Sony Labou Tansi : entre morts et vivants », *Notre Librairie*, 125, 1996, p. 108-122.

Viollet, Catherine, « Le Vin de solitude d'Irène Némirovsky : journal de genèse », *Genesis*, 39, 2014, p. 171-182.

Weissmann, Dirk, « Von Özdamar zu Petrowskaja und weiter. Interkulturelle Literatur und Literaturpreise im deutschsprachigen Raum unter besonderer Berücksichtigung des Ingeborg Bachmann-Preises », *Études germaniques*, 72, 3, 2017, p. 337-352.